



## Les reliques de la Grande armée à Vilnius

En 2001, à Vilnius, capitale de la Lituanie, des engins de terrassement mettent à jour de nombreux ossements humains. Les objets trouvés au contact des squelettes révèlent qu'il s'agit d'un lieu d'inhumation des soldats de la Grande armée disparus en 1812, pendant la terrible retraite de Russie.

### Les objets en eux-mêmes...

Le site de Vilnius est fouillé par le département d'archéologie de l'Université de Vilnius associé à une unité française spécialisée dans l'étude des sépultures de crise ou de catastrophe, notamment des charniers résultant des épidémies de peste.\* Leur protocole de recherche permet de dénombrer et d'individualiser les corps, de restituer à chacun ses objets personnels, d'évaluer l'état sanitaire, d'établir la cause du décès et d'étudier l'espace de décomposition des cadavres. Les pièces exhumées, boutons, fragments d'uniformes et d'équipement en cuir, très dégradées par deux siècles d'ensevelissement font l'objet d'un traitement de conservation immédiat.



Fouilles archéologiques de Vilnius. © Y. Ardagna (s 278)

L'étude de 3 284 squelettes fait apparaître que 84,25 % des victimes sont des hommes âgés de moins de 39 ans, 47 % ont entre 20 et 29 ans. Les femmes sont présentes dans une faible proportion, 3 %.

La taille moyenne des hommes, 1,71 m, est supérieure à celle des conscrits de 1800 (1,66 m). Les ossements montrent des stigmates osseux propres à la pratique intensive de la marche ou de l'équitation et des traces de blessures anciennes et bien consolidées. L'état bucco-dentaire est supérieur à celui d'aujourd'hui, en dépit d'habitudes tabagiques très répandues. Les signes d'infections révèlent la présence de la syphilis mais l'absence étonnante, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, de la tuberculose. L'état sanitaire, globalement bon, correspond à celui d'une population déjà sélectionnée au moment de la conscription et bénéficiant d'une constitution robuste puisque ces personnes ont déjà survécu aux rigueurs de la marche vers Moscou. Beaucoup sont morts de froid, de faim et d'épuisement, ce que rapportent les témoignages des survivants. D'autres sont victimes du typhus et des fièvres : les microbiologistes ont identifié des bactéries transmises par les poux responsables de ces épidémies.

\* Formée par le CNRS et l'université de Méditerranée, associée au comité d'études spécialisées du Musée de l'Armée.



Il est impossible d'identifier les corps et même difficile d'attribuer une nationalité aux victimes de «l'armée des vingt nations» qui part vers la Russie en 1812, à l'exception des soldats français dont les uniformes portent des boutons au numéro de leur régiment.

Le charnier de Vilnius est réparti en plusieurs fosses qui contiendraient environ 40 000 morts. Les différentes orientations de ces charniers incitent à penser qu'ils occupent différents fossés de l'ouvrage défensif creusés par la Grande armée elle-même, pendant l'été 1812.

Les restes des soldats ont été réinhumés avec les honneurs civils et militaires au cimetière officiel d'Antakalanis.

### Les objets nous racontent...

La paix de Tilsit, signée en 1807 par Napoléon et le tsar Alexandre, ne règle pas les rapports franco-russes, toujours empreints de défiance. En juin 1812, Napoléon franchit le Niemen à la tête de l'armée des «Vingt Nations», 600 000 hommes, dont seulement la moitié de nationalité française. L'Empereur progresse rapidement face à des armées russes qui se dérobent et pratiquent la tactique de la «terre brûlée». L'armée doit s'arrêter à Vilna (Vilnius) pour attendre les ravitaillements. Cette ville devient une immense place forte, dotée d'entrepôts et d'hôpitaux, dont les fortifications sont renforcées pendant l'été.

La marche vers Moscou se traduit par une érosion considérable des effectifs due aux privations et aux désertions massives notamment dans les contingents étrangers. En septembre, les Russes, battus sur la Moskowa (bataille de Borodino), renoncent à défendre Moscou qu'ils incendient le jour suivant l'entrée de Napoléon dans la ville. L'empereur propose des négociations de paix au tsar qui fait attendre sa réponse. La région moscovite dévastée ne permet pas à la Grande armée d'y prendre ses quartiers d'hiver. À la mi-octobre, Napoléon doit se résoudre à la retraite. La voie du sud, par l'Ukraine est coupée par l'armée russe, Napoléon décide de reprendre l'itinéraire par le nord emprunté quelques mois auparavant. La grande colonne, ralentie par les chariots et les sacs alourdis de butin, rétrograde lentement. L'hiver, précoce, s'annonce rigoureux. Le gros de l'armée parvient à passer la rivière Bérézina (Biélorussie), le 26 et 27 novembre, mais des milliers de traînards restent sur la rive orientale, à la merci des Russes. La retraite se poursuit par des températures voisines de -30°C, sous la menace constante des Cosaques qui harcèlent les troupes. Les survivants se dirigent vers Vilnius «*on ne pensait qu'à Vilna, et l'idée que la position de cette ville nous permettrait de respirer, rendrait si joyeux ceux qui pouvaient y arriver, qu'ils regardaient avec indifférence les malheureux qui, avant d'y entrer, luttèrent contre la mort*» (colonel Labaume, officier d'ordonnance du prince Eugène). Le 5 décembre, l'Empereur, prévenu d'une tentative de coup d'État, quitte précipitamment l'armée pour rejoindre Paris. Il laisse le commandement à Murat. À Vilnius, on craint une attaque imminente des Cosaques, une seule porte reste ouverte aux colonnes et aux voitures qui s'amoncellent. À l'intérieur de la ville, ce qui reste des structures de commandement est incapable d'organiser le logement des soldats et les distributions de vivres : «*Le 9, sur les neuf à dix heures du matin et le restant de la journée, arrivaient tous les débris de l'armée ; Vilna offrait le spectacle d'une ville absolument encombrée d'hommes, de chevaux et de voitures. Les maisons étaient pleines ; beaucoup de malheureux qui étaient parvenus à se traîner jusque là, dans l'espoir d'y trouver un soulagement, tombaient de fatigue et de faiblesse dans les rues et sur les places, et mouraient bientôt de froid. Toutes les portes de la ville étaient tellement encombrées qu'on ne pouvait plus y passer*» (général baron Roch Godart, gouverneur de Vilna, qui part le 10 à une heure du matin suivant ainsi les ordres et l'exemple de Murat).

Le départ de Murat met un comble à la panique, ceux qui le peuvent reprennent la route, les blessés, ceux qui n'ont plus le courage d'affronter les rigueurs déjà subies restent sur place, abandonnés aux cosaques et aux troupes de Koutouzov qui entrent dans la ville le 11 et 12 décembre. En janvier, les autorités ordonnent le nettoyage de la cité devenue place stratégique de l'armée russe. Les fossés de la redoute offrent une solution providentielle au problème des sols durcis par le gel. Au total, un sixième des effectifs de la Grande armée revient de la campagne de Russie. Le formidable outil militaire forgé par les guerres de la Révolution et de l'Empire est considérablement entamé. Après 1812, les armées de Napoléon manquent cruellement d'unités formées et expérimentées. Sur le plan diplomatique, la nouvelle de l'échec français en Russie décide les autres souverains européens à rouvrir les hostilités contre Napoléon. Russes, Suédois, Autrichiens et Prussiens l'affrontent ensemble et le vainquent à Leipzig en 1813, ouvrant ainsi la voie à l'invasion de la France un an plus tard.



Fouilles archéologiques de Vilnius. © Y. Ardagna. (s 278)